

Conclusion

Le temps qu'il fait, le temps qui passe : un siècle d'hydrohistoire

« L'histoire d'un ruisseau, même de celui qui naît et se perd dans la mousse, est l'histoire de l'infini. »
Élisée RECLUS, *Histoire d'un ruisseau*, Paris, 1869.

Comment prendre la mesure des mutations intervenues à Jérusalem entre 1840 et 1940 ? L'eau s'est-elle révélée un marqueur convaincant pour appréhender ces mutations ? En un siècle, la population de Jérusalem est passée de 15 000 à près de 150 000 habitants. Le centre de gravité de la ville, surtout, s'est considérablement déplacé : depuis la ville *intra-muros*, l'agglomération s'est peu à peu développée vers le nord-ouest, le long de la route de Jaffa, vers la mer et vers l'Occident. La configuration spatiale du réseau hydraulique illustre à merveille ce processus : autrefois situé dans les souterrains du Haram al-Sharif, le trésor hydraulique de Jérusalem est désormais localisé au sommet de la colline de Romema, à l'extrémité nord-ouest de la ville. Le château d'eau, autrefois confondu avec l'enceinte sacrée, s'est sécularisé, et il s'est en même temps occidentalisé. Et ce ne fut pas la dernière de ses translations : aujourd'hui, le château d'eau de Jérusalem est situé sur le plateau du Golan, qui fournit l'essentiel des ressources hydrauliques d'Israël. L'eau révèle les contraintes et les potentialités du territoire, redessine les frontières, souligne les limites.

En un siècle, tous les acteurs de l'histoire de Jérusalem et de la Palestine ont utilisé l'eau à des moments et à des titres divers. À l'heure des bilans, essayons-nous à l'exercice de la liste récapitulative : pour les pèlerins, l'eau était un moyen de se repérer dans une ville devenue illisible et insaisissable, et elle était aussi l'instrument d'une réactualisation concrète des gestes rituels et des traditions religieuses ; pour les archéologues, les canalisations héritées étaient la clef d'interprétation d'un espace biblique réinventé, et le moyen d'accéder au plus près des vestiges antiques ; pour les philanthropes occidentaux, les projets de restauration de l'approvisionnement en eau potable étaient

le support d'une ambition missionnaire et millénariste ; pour les autorités ottomanes, le *waqf* de Soliman était l'instrument privilégié de l'affirmation d'une souveraineté politique sur la Ville sainte ; pour la nouvelle municipalité, la modernisation de l'adduction hydraulique était le support permettant de cristalliser l'identité citadine ; pour les premiers députés ottomans, l'eau était le moyen de mobiliser une opinion publique en plein essor ; pour les responsables du mouvement sioniste, l'eau était le vecteur d'une prise de contrôle économique et symbolique du territoire de Jérusalem et de la Palestine ; pour les chasseurs de concessions, l'eau était le tremplin d'une insertion dans le tissu économique local ; pour les militaires britanniques, l'eau était la vitrine de l'efficacité coloniale et de la rupture de 1917 ; pour les nationalistes palestiniens, enfin, l'eau était l'occasion d'affirmer le refus de la spoliation et de la colonisation, et de consolider l'alliance stratégique entre les élites urbaines et les masses rurales. En un siècle, l'eau s'est révélée être un moyen privilégié, pour les acteurs de l'histoire, de se procurer, de se fabriquer ou de se bricoler des souvenirs, du savoir, des outils méthodologiques, de la légitimité, de la souveraineté, des marchés, des territoires... En somme, l'eau s'est révélée être un *laboratoire* pour les acteurs de l'histoire.

Du côté de l'historien, l'eau a révélé sa pertinence en tant qu'instrument d'analyse, en tant qu'*observatoire*. Elle nous a permis d'observer et de caractériser des rapports de force, des stratégies, des postures, des concurrences et des conflits. Cette observation s'est organisée autour de quelques moments révélateurs, notamment autour des crises pluviométriques majeures qui, à chaque fois, ont traduit des mutations en train de s'opérer ou en train de s'esquisser. En 1870, la sécheresse mettait aux prises les Dames de Sion et le gouverneur ottoman. Les unes s'arc-boutant sur les droits que leur conférait selon elles la réputation religieuse de leur couvent ; l'autre mettant en avant le principe de la souveraineté politique impériale. En 1901, la crise hydraulique mettait en scène une communauté citadine provisoirement soudée par l'énergie de ses édiles municipaux. En 1925, la crise hydraulique était l'occasion d'un face-à-face clairement assumé entre les nationalistes palestiniens et les sionistes, les seconds accusant les premiers de détourner l'eau à leur profit. Trois crises, trois moments révélateurs : un conflit de mémoires en 1870, une unanimité citadine fugace en 1901, une confrontation nationaliste en 1925. L'eau, sur un terrain aussi encombré et aussi embrouillé que celui de Jérusalem, s'avère être un observatoire particulièrement pertinent, au-delà de toute espérance.

Ce constat permet d'envisager la possibilité de faire émerger un chantier historiographique prometteur, que l'on peut provisoirement baptiser « hydro-histoire ». Non pas seulement l'histoire des réseaux hydrauliques, des progrès de l'hygiène, non pas seulement une histoire *de* l'eau, mais une histoire *par* l'eau. Non pas une démarche descriptive, mais une démarche déductive. Au

terme de cette aventure scientifique, l'eau apparaît en effet comme un formidable passe-muraille : l'eau traverse les limites topographiques, les frontières politiques, les barrières disciplinaires ; aujourd'hui encore, le thème de l'eau s'impose comme une problématique universelle, dans le cadre des questionnements géopolitiques et écologiques en particulier. Mais l'historien peut défendre la singularité de son approche : ce qui fonde et justifie l'hydrohistoire, c'est l'attention portée au contrôle de la ressource hydraulique sur la longue durée et, partant, à la question des acteurs qui s'y investissent. L'hydrohistoire est une science de l'homme, à Jérusalem comme ailleurs.